



J'ai 20 ans, de Marlen Khoutsiev

samedi 10 juin à 20h

Cinéma Le Balzac, 1 rue Balzac, Paris 8e

J'AI 20 ANS (Мне 20 лет)

URSS 1964 N&B 2h52

Réalisation : Marlen Khoutsiev

Scénario : Guennadi Chpalikov et Marlen Khoutsiev

Images : Margarita Pilikhina

Distribution: Valentin Popov, Nikolai Goubenko, Stanislas Lioubchine, Marianna Vertinskaïa, Lev Prygounov, Svetlana Svetlitchnaïa...

Production : Studio Gorki

Moscou au petit matin. Trois soldats patrouillent dans les rues désertes : un marin, un bolchevik et un soldat de 41. Trois symboles du passé. Sans transition, nous assistons au retour de Sérioja, démobilisé. Il retrouve ses copains d'enfance, les ouvriers Kolia et Slava. Dans la Russie du Dégel, cette génération cherche à redéfinir une vie nouvelle et à trouver ses marques. Travail, amour, amitié – tout est remis en question.

Des scènes fortes ponctuent le récit. Par exemple, la soirée de poésie au Musée Polytechnique qui donne à voir et entendre les poètes de l'époque comme Evtouchenko ou Boulat Okoudjava ; un grand moment de cinéma-réalité. Ou la séquence où Sérioja interroge le fantôme de son père, mort à la guerre. Ou encore la fête de la jeunesse dorée : on y découvre Kontchalovski dans un rôle de séducteur et Tarkovski délicieusement odieux.

MARLEN KHOUTSIEV TALENT ET LIBERTE

Marlen Khoutsiev naît en 1925 à Tbilissi en Géorgie. L'histoire commence dès son prénom, Marlen, acronyme de Marx et Lénine. C'est une évidence, sa famille est bolchevique. La preuve, son père est fusillé en 1937, pendant la Grande Terreur stalinienne. Et puis, c'est la guerre. Il n'a que 16 ans ; à son grand regret, il n'y participe pas pour cause de maladie. Diplômé du VGIK en 1952, il entame sa carrière de réalisateur en 1953, l'année où Staline meurt. Quand en 1956, Khrouchtchev dénonce, dans son fameux rapport, le culte de la personnalité, il a 30 ans. Bien sûr, son père sera réhabilité. Une biographie qui vous forge le caractère.



Il tourne ses deux premiers films aux studios d'Odessa, des films qui déjà se gardent de toute propagande et évitent tout optimisme de commande. Khoutsiev n'est pas du genre à enjoliver la situation. Il monte ensuite à Moscou où il réalise en 1961 **Le Faubourg d'Ilytch**, chronique de la vie qui, doucement, reprend ses droits. Le film se balade dans les rues de Moscou avec légèreté et poésie, à une époque où, sortant du stalinisme, la jeunesse se pose mille questions sur sa vie, son avenir, son pays. Sans imposer un discours politique pesant, Marlen Khoutsiev gratte là où cela dérange. Pas si facile dans le cinéma russe et soviétique.

Le cinéma soviétique ? La mainmise des Soviets est moins rapide que la création d'un organe de répression : la Tchéka (ancêtre de tous les KGB) est inven-

tée en décembre 1917, deux mois après la prise du Palais d'Hiver. Là, il faut deux années, entre Octobre 1917 et la signature par Lénine du décret de nationalisation de l'industrie du film et de la photo, en août 1919, pour s'emparer du cinéma russe privé et instaurer un monopole d'Etat, actif pendant plus d'un demi-siècle. Les patrons des studios, soumis aux instances communistes secondées par des censeurs vigilants, imposent le fond et la forme des fictions : difficile d'échapper aux scénarios contrôlés et à l'esthétique autorisée. L'avant-garde brillante des années 20 doit se soumettre. Tous les cinéastes sont domptés... Tous ? Non, il y a toujours des rebelles. C'était sans compter sur la ténacité de certains réalisateurs qui, de Lev Koulechov à Andreï Tarkovski, se ménagent quand même un espace de liberté à l'intérieur du système.

Khoutsiev, lui aussi, ose défier la censure. C'en est trop pour le pouvoir ! En 1963, Khrouchtchev, qui vient de s'attaquer à la peinture abstraite, s'acharne contre Marlen et son **Faubourg d'Ilytch**, toujours en attente d'autorisation de sortie. Pour le bouillant Nikita, les jeunes qu'il montre sont « moralement infirmes, dépourvus d'idéaux » et donc « Non, la société ne peut pas se fier à de tels personnages. » La copie est à revoir. Un film ne peut pas circuler en samizdat sous le manteau, comme un livre. S'il veut sauver l'essentiel, Khoutsiev doit retourner et remonter le film qui sort – dans une version qu'il assume – sous le titre de **J'ai vingt ans**. Le film ne sera restauré dans sa version première qu'en 1988.

En 1961, Khoutsiev croyait encore au socialisme à visage humain et s'opposait aux cyniques et aux délateurs. Dans une scène capitale, Sérioja, personnage principal et porte-parole de l'auteur, énumère les choses qu'il prend au sérieux : « La Révolution, l'Internationale, l'année 1937, la guerre, le fait que presque aucun d'entre nous n'a de père. » Une génération sacrifiée et orpheline.

Trois ans après le scandale, **Pluie de juillet** (1966) est une œuvre plus radicale. C'est le portrait d'une femme et l'étude de l'incommunicabilité et de la dévalorisation des idéaux, caractéristiques des années Brejnev. Après le Dégel, la Stagnation. S'il ne subit pas directement la censure, le film voit sa diffusion limitée. Une astuce pour enterrer un film en douceur. Sur ces pratiques, Kira Mouratova nous racontera qu'à cette époque, à Odessa, les studios la laissaient tourner ses films ; puis, à leur sortie, ils organisaient une première, la couvraient de fleurs ; après quoi, ils rangeaient les bobines en haut d'une étagère. Irréductible, Khoutsiev deviendra enseignant de cinéma, très vite l'un des plus respectés. Celui, entre autres, de Vassili Pitchoul qui fera en 1988 l'événement de la Péréstroïka avec **La petite Véra**.

Projeter un film de Marlen Khoutsiev en 2023, au cœur de l'invasion de l'Ukraine par l'armée et les milices russes, c'est rappeler la volonté de liberté des auteurs russes, leur lutte durant de longues années de dictature, c'est rendre hommage à leur esprit de résistance et à leur talent. Immenses chez Marlen Khoutsiev.